

Au cinéma, dans le café d'à côté

Philippe Lesage

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lesage, P. (2020). Au cinéma, dans le café d'à côté. *24 images*, (195), 120–123.

Au cinéma, dans le café d'à côté

par PHILIPPE LESAGE, cinéaste

Le cinéaste hongrois aux cheveux prématurément blancs fait nerveusement des allers-retours entre la salle et le café-bar du cinéma. Il ouvre la porte de la pièce obscure en tendant l'oreille. Quelles sont les réactions du public, quelle est l'ambiance de la foule ? Rit-on ? L'étrangeté de son attitude, c'est qu'il ne s'agit pas de son propre film. Mais celui d'un autre, plus jeune, nouveau venu, qu'on dit talentueux. Ça ne rit pas beaucoup, le film n'est pas très rigolo. Malgré tout, l'anxiété du cinéaste ne se dissipe pas. Il retourne au bar et se commande une double vodka.

Göteborg Film Festival, en Suède. En milieu d'après-midi. Je présente *Les démons* dans une salle clairesemée. Devant tous les poltrons – chômeurs, étudiants, retraités, travailleurs autonomes – qui peuplent les salles de cinéma en plein jour et sans qui nous n'aurions plus de public. Le stagiaire qui est chargé de me présenter et d'animer le Q&A après la projection n'a ni vu le film ni appris correctement le titre. Il n'arrête pas d'appeler ça *Demon*. Une fois le micro en main, je rectifie : « Ça s'appelle *The Demons*... *Demon* est un autre film sorti à peu près en même temps que le mien. Le réalisateur a été retrouvé mort, dans sa chambre d'hôtel, pendant un festival. J'espère que ce n'est pas un mauvais présage... » Normalement, pendant la séance, on va prendre des verres avec le programmeur qui anime la présentation. Ou avec le sous-programmateur. Ou avec l'étudiant de service qui s'est porté volontaire parce que tous les gens importants sont occupés

à accueillir Bong Joon-ho ou quelqu'un du genre. Mes films sont longs. Trop longs selon ma mère. Pendant *Les démons*, on a le temps de boire trois pintes au bar sans regarder sa montre, pendant *Genèse*, six. C'est dangereux de faire des longs films. Ici, je suis laissé à moi-même pendant la projection. En tant que Danois d'adoption à temps partiel, je peux me permettre de dire que les Suédois sont le pendant sage et assommant d'ennui de leurs voisins Scandinaves du sud, arrogance en prime. Ça se couche à dix heures, ou ça se drogue pendant trois jours, ce qui ne m'intéresse pas plus. Je sors du cinéma, l'hôtel officiel où je loge est en face. Allons voir au bar si je n'y reconnais pas un autre desperado parmi les invités aperçus plus tôt, un directeur de festival de films en peine d'amour qui s'enfile deux douzaines d'huîtres, un sympathique critique de la Norvège qui tient un blogue confidentiel, mais financé par l'industrie du saumon norvégien, une réalisatrice danoise de

courts métrages rencontrée deux ans plus tôt dans une fête à Nørrebro, mais qui ne me reconnaît pas du tout, ou si, me reconnaît, mais détourne le regard. La veille, dès 17h, le bar était bondé. Ruben Östlund était présent, comme à chaque soir depuis que je suis arrivé. Il vient de Göteborg, j'imagine qu'il n'y a rien d'exceptionnel à le voir là, verre à la main, ça doit être un peu comme croiser Sébastien Pilote à Regard, accoudé au bar de l'hôtel. Mais je ne sais pas si c'est là qu'il traîne, je ne suis malheureusement jamais allé à Regard.

Au bar du Scandic, je ne reconnais personne, mais on y tient une petite réception. Des gens importants que je me dis : on porte le costard, la chemise, la cravate. Des notables de la ville qui doivent financer le festival, ou des producteurs influents, des distributeurs de Stockholm, peut-être les gens de la comptabilité, et qui n'ont manifestement rien à voir avec le look d'un Richard Brouillette qui a déjà compté les chiffres pour les RIDM.

Ils font tous la file devant une longue table recouverte de fromages et d'une variété encore plus spectaculaire de craquelins suédois. Ils connaissent l'art du craquelin, ces Suédois, il faut leur rendre cela. Des petits bien ronds, des plus gros en rectangles, des octogonaux, ils ont tous l'air d'être divinement croustillants. Il y en a au seigle, au levain, à l'épeautre, au sésame, et même des sans gluten.

Je prends ma place dans la file, parmi cette bande de pique-assiette. Je suis de toute évidence un intrus, un *crasher* de vin/fromage mais bon, j'ai parcouru 5645 kilomètres pour venir dans ce festival, et j'ai faim. Mon tour venu, je prends assiette, couteau, je m'apprête à me jeter sur une sorte de brie qui semble plutôt sec (ils ont moins le tour avec les fromages, dirait-on) et voilà que je suis apostrophé par un grand Suédois :

– *Can you read this?*

Il me pointe un petit carton posé sur la table. On y lit : *Architects convention, members only*. Désagréablement surpris, je fronce des sourcils, faisant à la fois semblant de ne pas comprendre, et montrant aussi clairement que je suis beaucoup trop fier pour baisser honteusement la tête et redéposer la petite assiette que j'étais sur le point de remplir.

« *Can you read this?* » répète-t-il, avec un brin d'agressivité et un sourire tout satisfait en coin. « *This is only for the architects!* »

Piqué à vif, mon torse se redresse, mes yeux sortent de leur orbite. Je redépose l'assiette sur la pile. Je suis fier, mais je ne suis pas voleur. Je m'avance vers lui, en le narguant du regard :

– *Are you the cheese police?*

– *What?*

– *Are you the cheese police?*

– *Yes, and welcome to Sweden!*

Nous étions attablés au café Second Cup, une demi-heure avant la projection du film au défunt Cinéma Loews de la rue Sainte-Catherine. J'ai treize ans, et c'est la fin de l'année scolaire. Je suis avec des nouveaux amis que je me suis enfin faits dans ce collège privé de garçons. Patrice, Alexandre et moi sommes penauds et déçus, notre tentative d'acheter un magazine *Penthouse* à la Maison de la presse internationale s'est avérée catastrophique. Nous nous étions aventurés nerveusement vers le kiosque à journaux qui n'était plus pour nous qu'une rangée de revues érotiques autour de laquelle on avait construit des étagères, placé des journaux, érigé des murs, puis placé un commis derrière un comptoir devant lequel il fallait obligatoirement s'arrêter en lui présentant honteusement le centre de l'univers sur papier glacé. Il nous a cartés, le salaud. Deux autres garçons, s'assoient à notre table au café et commencent à nous faire la conversation. Ils sont un peu plus âgés, plus poilus aussi, parlent avec l'accent français. Nous finissons par leur raconter nos déboires. L'un d'eux, un grand frisotté, s'offre de nous venir en aide. Il a de fausses cartes. Nous lui donnons l'argent et ils nous quittent pour le kiosque. Cinq, dix, vingt minutes ont passé. Ils ne sont jamais revenus. Nous sommes demeurés abasourdis, comme sous le choc, victime d'une humiliante perte d'innocence. Je ne me souviens plus du tout du film que nous sommes allés voir. Nous nous sommes vautrés dans l'obscurité, au creux de nos fauteuils, voulant disparaître, demeurant distraits, honteux, préoccupés. Nous sommes sortis de la salle qu'avec une idée en tête : faire tous les dépanneurs sur notre chemin de retour. On finirait bien par tomber sur un commis compréhensif et compatissant.